

SENS DES COÏNCIDENCES

Et si les coïncidences avaient un sens

© hypnobulan

<http://hypnobulan.over-blog.com/article-carl-gustav-jung-et-la-synchronicite79762228.html>

Notre monde fourmille de coïncidences qui peuvent être frappantes. Carl Gustav Jung a défini la synchronicité comme une coïncidence temporelle de deux ou plusieurs événements sans lien causal entre eux et possédant un sens identique ou analogue. Quel est donc le sens de ce lien, qui ordonne la matière comme une danse, sans logique apparente ?

Nous pensons généralement en termes de causalité formelle : parce qu'il y a du soleil, j'ai chaud.

La physique classique, dont le discours sous-tend notre vision du monde, fonctionne selon ce principe. A produit B. En marge de cette causalité règne un hasard aveugle, émaillé de coïncidences, qui peuvent être frappantes. Nous ne nous y attardons pas, pensant qu'elles sont forcément fortuites.

Mais il existe dans la nature un autre type de relation, synchrone et acasual, mis en évidence par la physique quantique. Ce lien qui ordonne la matière comme une danse, il n'a pas de logique, mais il produit de l'harmonie.

Avec la notion de synchronicité, Carl Jung élabore la même affirmation sur le plan psychique. Jung définit la synchronicité comme « coïncidence temporelle de deux ou plusieurs événements sans lien causal entre eux et possédant un sens identique ou analogue ». Une image inconsciente pénètre la conscience - sous forme d'idée, de symbole, de rêve ou de prémonition - et une situation objective coïncide avec ce contenu. C'est l'observateur qui confère une valeur à la synchronicité. Elle est plus qu'une coïncidence. Elle va bien au-delà du pur hasard et révèle un fonctionnement global où matière et psyché sont deux faces d'une même réalité.

L'exemple classique présenté par Carl Jung est celui d'une patiente aux prises avec un blocage rationalisant, dont l'analyse patine. Elle lui raconte un rêve dans lequel elle reçoit un scarabée d'or. Soudain, un bruit à la fenêtre. Jung va voir : « Le voilà votre scarabée » dit-il, attrapant l'insecte qui vient de se cogner contre la vitre. Il s'agit d'une cétoine dorée, version européenne du scarabée d'or. Le carcan rationaliste de la patiente vole en éclat, elle peut avancer dans son analyse. La synchronicité nous surprend, nous saisit. Elle peut fournir l'impulsion à un changement nécessaire. Ce type d'exemples abonde en clinique. Certains auteurs ont fait de la notion de synchronicité un pilier de leur approche de l'existence. Ils invitent les lecteurs à en tenir compte dans leur vie quotidienne, à s'en servir de boussole, des résonances indiquant que nous sommes « en phase » avec notre destin. Sans tomber dans le piège de la pensée magique qui consiste à croire que parce que l'on a pensé quelque chose, cette chose s'est produite, nous pouvons enrichir notre approche de l'existence.

Enfin, la synchronicité est à la source de nombreuses créations artistiques. Elles sont parfois plus que de simples produits de l'imaginaire. Le créateur de Corto Maltese Hugo Pratt (3) en avait fait un art de vivre. Les synchronicités venaient enrichir son œuvre et se répercutaient aussi sur sa vie, de telle sorte que réel et imaginaire se chevauchaient sans cesse.

L'émergence de synchronicités est courante au cours des processus thérapeutiques.

Voici un exemple relaté par le psychanalyste Pierre Solié dans *La synchronicité, l'âme et la science* :

Des confrères lui adressent un jour Laure, 24 ans, étudiante en psychologie, dépressive. Sa mère est morte 9 ans plus tôt, et son père absent. A l'époque où Laure devient sa patiente, Pierre Solié est lui-même en plongée « dans l'archétype de la Grande Mère et de ses fils – et filles – amants. Sa propre mère est morte lorsqu'il avait onze ans, raison pour laquelle il accepte de vivre avec Laure le deuil pathologique de sa mère. Au bout de la troisième séance, Pierre Solié se rend compte que Laure a besoin de se construire, grâce au Livre des morts tibétain et à celui des Égyptiens, un imaginal de la vie après la mort, « que lui avait radicalement interdites et ses études « sèches » de psychologie, et ses rencontres avec les thérapeutes antérieurs niant toute réalité au monde des Images-archétypes. »

Avec son thérapeute, elle se livre à ce travail de construction, qui se poursuit par la reconstitution de l'appartement de son enfance... tout proche de celui que Pierre Solié habitait à la même époque. Quelque temps plus tard, elle lui apprend que son village natal est aussi celui de ses ancêtres ! Ce qu'il vérifia grâce à des documents qu'elle lui fournit.

« Nous voici donc avec Laure en présence de trois niveaux, trois stades, trois nœuds de la mémoire(...) entrant en interférence, en coïncidence de phase avec les miens » écrit Pierre Solié. Un nœud mémorial commun à l'humanité entière, l'imaginal égyptien de la mort, primordial à l'époque pour le thérapeute et sa patiente, en lien avec le décès de leur mère ; un nœud mémorial de lignage, « celui des ancêtre qui l'enracinait dans la même terre d'origine que la mienne » ; et enfin « un nœud mémorial individuel, celui de son propre lieu de naissance, proche de mon appartement à l'époque la plus significativement dramatique de sa vie ».

Et Pierre Solié de conclure : « Etranges coïncidences à travers l'espace et le temps. Etranges « connexions acausales » qui font sens – ô combien – pour Laure et pour moi... »

La synchronicité de la rose

Dans *Le désir d'être inutile*, Hugo Pratt relate cette synchronicité qui le marqua profondément : « alors que les alchimistes recherchent la rosa alchemica, j'ai fait l'expérience de la rose qui venait à ma rencontre. Pendant mon séjour en Argentine, j'étais allé dans une petite station balnéaire au bord de l'Atlantique. C'était le mois de juin- et donc pour l'hémisphère sud, l'hiver. La ville, surpeuplée en été, était déserte. Les vitrines des boutiques étaient recouvertes de panneaux de bois, le sable envahissait les rues. J'aime me promener dans les villes désertes, et j'étais donc content de cette relation privilégiée. J'habitais seul dans une petite maison que j'avais louée. Un matin, en sortant, je trouve une rose accrochée dans le grillage autour de la maison. D'où pouvait venir cette rose ? Est-ce que quelqu'un l'avait mise là à mon attention ? Mais il n'y avait personne dans les environs... Cette rose reste pour moi un mystère. »

La rosa alchemica réapparaît dans Les Scorpions du désert. C'est le titre du livre de William Butler Yeats que lit le personnage Judditah Canaan. Un traître assassina la jeune fille en lui offrant un bouquet de roses empoisonnées.

Plus tard, Hugo Pratt s'est rendu sur la tombe de Yeats en Irlande. Une personne dans une taverne près de Dublin lui a lancé : « Hugo Pratt ? – Oui – Vous venez pour Yeats ? ». C'était bien le cas. Et une autre qu'il ne connaissait pas lui a dit, alors qu'il se tenait près de la tombe du poète, à Drumcliff: « Comment ça va ? Ca fait longtemps qu'on ne s'est pas vu. » Le transfert entre Yeats et Pratt s'était effectué, comme il y a un transfert permanent entre Pratt et son héros Corto Maltese.

La physique peut-elle contribuer à la compréhension de la psyché ?

C'est ce que pensait Carl G. Jung. Pendant plus de trente ans, il entretint une correspondance avec le grand physicien Wolfgang Pauli. La notion de synchronicité en fut l'un des grands thèmes.

© acropolis

En 1949, parlant de la synchronicité, Jung écrivit à Pauli : « Les physiciens sont aujourd'hui les seuls à s'intéresser à ce genre d'idées. » La synchronicité est entendue comme une coïncidence entre un état psychique et un événement non psychique. Dans le monde matériel, il se produit quelque chose qui fait écho à l'état psychique de l'observateur avec une telle force que ce dernier en est bouleversé.

Cette synchronicité est frappante parce que tout en étant pour l'observateur riche de signification, elle échappe à la causalité formelle qui régit les lois de la physique classique. Selon cette causalité, A produit B. Nous avons l'habitude de la considérer comme seule valable, toute autre coïncidence relevant du pur hasard.

Mais la physique quantique pose l'existence d'un autre type de « causalité » : le principe qui ordonne la matière, au niveau microscopique, n'est en effet pas la causalité formelle, mais une sorte de danse synchrone. Il existe donc à l'œuvre un principe qui n'est ni cette causalité classique, ni le hasard, régissant le microscopique.

Quel rapport entretient donc l'esprit et la matière ? Comment qualifier ce rapport ? En référence aux expériences de psychokinèse (action de l'esprit sur la matière) de J.B. Rhine sur les jets de dés, aux résultats significatifs, Jung avance dans une lettre à Pauli : « il est plus vraisemblable que toutes deux (matière et psyché) ont en fait la même propriété, qu'elles sont toutes deux contingentes à un niveau plus profond et empiètent l'une sur l'autre sans se soucier de leur détermination causales respectives. »

La physique quantique suggère qu'il existe une dimension hors de l'espace et du temps, où tout est lié. C'est l'hypothèse du physicien David Bohm : Notre monde d'objet tridimensionnel d'objets est l'ordre explicite, ou déplié ; Cet ordre se déploie selon « une base au-delà du temps » : l'ordre implicite ou implié, arrière-plan de la totalité de l'expérience. Esprit et matière se

déplient donc à partir d'une base commune, au-delà de l'espace et du temps, dont les synchronicités sont en quelque sorte l'expression.

Autre apport de la physique quantique, l'objet observé est inséparable de l'observateur. « Lorsque ces phénomènes dépendent de la façon dont ils sont observés (agencement de l'expérience), n'y a-t-il pas, alors peut-être aussi des phénomènes qui dépendent de la personne qui les observe (c'est-à-dire de la psyché de l'observateur) ? » avance Wolfgang Pauli. Autrement dit, l'observateur dans une certaine mesure, ne crée-t-il pas le monde ?

De ces échanges entre Jung et Pauli, on ne doit pas déduire que le phénomène de synchronicité est scientifiquement prouvé. Mais s'aventurant au-delà de leur discipline respective, mus par le désir de comprendre, ils nous invitent à porter un regard nouveau sur les coïncidences à l'œuvre dans nos vies.

L'inconscient collectif, une notion clé de la pensée de Jung

Selon le psychiatre suisse Carl Gustav Jung, l'inconscient collectif constitue « une condition ou une base de la psyché en soi, condition omniprésente, immuable, identique à elle-même en tous lieux ».

L'inconscient selon Jung comporte plusieurs dimensions. « Il ne s'agit pas de nier l'inconscient freudien mais de voir qu'il y a une couche beaucoup plus profonde d'inconscient dans lequel le sujet n'est plus enfermé sur lui-même mais ouvert à de l'inconnu » explique Michel Cazenave qui ajoute : « Il ne faut pas rester dans l'idée d'une créature qui est complètement enfermée dans son histoire personnelle. Ma psychologie n'est jamais que le champ dans lequel se manifeste quelque chose qui est bien au-delà de moi. C'est la différence fondamentale avec Freud. Pour lui, nous naissons 'table rase' et nous ne sommes que le résultat de toutes nos expériences, de nos refoulements. »

Dans l'âme, Jung distingue trois degrés :

1. La conscience ;
2. L'inconscient personnel (contenus oubliés ou refoulés, perceptions sensibles qui n'ont jamais atteint la conscience tout en pénétrant dans la psyché) ;
3. L'inconscient collectif, héritage de possibilités représentatives, qui n'est pas individuel, mais généralement humain, même généralement animal, et constitue le fondement proprement dit du psychisme individuel. Jung ajoute : « L'inconscient qui est l'ensemble de tous les archétypes, est le dépôt de tout ce que l'humanité a vécu, en remontant à ses plus obscurs commencements, non pas un dépôt mort, sorte de champ de ruines abandonnées – mais un système de réactions et de disponibilités qui déterminent la vie individuelle par des voies invisibles et par suite, d'autant plus efficaces. »

Dans L'Ultime Voyage, la conscience et le mystère de la mort, le psychiatre Stanislav Grof relate un cas qui selon lui illustre magistralement l'existence de cet inconscient jungien. Lorsqu'il travaillait à l'Institut de recherche psychiatrique de Prague, il avait pour patient Otto, un jeune homme qui souffrait de dépression et thanatophobie, une peur pathologique de la mort. Au cours de l'une de ses séances, Otto vécut une séquence très forte de mort et renaissance psychospirituelle. « Il eut la vision d'une divinité porcine terrifiante qui gardait l'entrée d'un

souterrain sinistre. Au même instant, il éprouva le besoin impérieux de dessiner un motif géométrique précis. » Sanislav Grof raconte qu'Otto usa beaucoup de papier à essayer de dessiner « comme il fallait » de mystérieux motifs géométriques.

Il ne comprit pas cet épisode, et n'en eut la clé que bien des années plus tard, après sa rencontre avec le mythologue Joseph Campbell, à qui il raconta un jour ce qui était arrivé à Otto. « Comme c'est intéressant ! » s'exclama Joseph, et sans l'ombre d'une hésitation : « C'était visiblement la Mère Cosmique de la Nuit de la Mort, la déesse mère des Malékuléens de Nouvelle Guinée. » Joseph Campbell expliqua alors à Stanislav Grof que cette divinité avait l'apparence d'une figure féminine effrayante, aux traits nettement porcins. « D'après la tradition malékuléenne, elle se tenait à l'entrée du monde souterrain et gardait le labyrinthe sacré, très complexe. (...) Au cours de leur vie, les Malékuléens passaient beaucoup de temps à dessiner des labyrinthes, car la maîtrise de cet art était considérée comme essentielle à la réussite de leur voyage dans l'au-delà. »

Pour quelqu'un qui comme Otto, souffre de thanatophobie, le choix du symbolisme malékuléen semble particulièrement adapté. Mais dans ce cas, elle resta un mystère. « Le fait que ni moi, ni Otto n'avions la moindre connaissance intellectuelle de la culture malékuléenne corrobore une nouvelle fois la notion jungienne d'inconscient collectif » conclut Stanislav Grof.

Jung et Freud : Quand la relation « craque »

Si Jung fut très lié à la psychanalyse de Sigmund Freud, dont il fut l'un des premiers collaborateurs, il émit aussi très vite des réserves qui finirent par provoquer une rupture entre les deux hommes.

Le 25 mars 1909, Sigmund Freud et Carl Jung, qu'il considérait à l'époque comme son successeur, eurent une véhémence discussion. Jung lui faisait part des réserves qu'il éprouvait envers les fondements de la psychanalyse freudienne et la place de la sexualité. Alors que la tension montait entre les deux hommes, un événement intervint qui sans doute précipita la rupture. Jung le rapporte dans ses mémoires :

Face à la distance marquée par Freud, j'éprouvais une étrange sensation, il me sembla que mon diaphragme était en fer et devenait incandescent.

En même temps, un craquement retentit dans l'armoire-bibliothèque qui était immédiatement à côté de nous, de telle manière que nous en fûmes tous deux effrayés, craignant que l'armoire ne s'écroule sur nous. Je dis alors à Freud : « Voilà ce que l'on appelle un phénomène catalytique d'extériorisation. »

– « Ah ! dit-il. C'est de la pure sottise !

– Mais non ! répliquai-je, vous vous trompez monsieur le professeur. Et pour vous prouver que j'ai raison, je vous dis d'avance que le même craquement va se reproduire. »

Et de fait, à peine avais-je prononcé ces paroles, que le même bruit se fit entendre dans l'armoire. J'ignore encore aujourd'hui d'où me vint cette certitude. Mais je savais parfaitement

bien que le craquement se serait reproduit. Alors, pour toute réponse, Freud me regarda, sidéré. Je ne sais pas ce qu'il pensait, ni ce qu'il voyait. Il est certain que cette aventure éveilla sa méfiance à mon égard ; j'eus le sentiment que je lui avais fait un affront. Nous n'en avons plus jamais parlé ensemble.

La spiritualité de Jung :

Cinq décennies plus tard

Le pionnier de la psychologie des profondeurs, le psychiatre, psychologue et essayiste Carl Gustav Jung, est mort le 6 juin 1961. Cinq décennies plus tard, quel est son héritage ? Nous avons posé la question au philosophe Michel Cazenave, membre fondateur et président du Cercle Francophone de Réflexion et d'Information sur l'œuvre de C.G. Jung

INREES : Cinquante ans après sa mort, quel est l'héritage de la pensée de Jung ?

Michel Cazenave : Tout est fondé sur l'expérience personnelle et Jung le reconnaît franchement. On ne peut être jungien que si on bâtit sa conception du monde à partir de son expérience propre. Sans en avoir toujours conscience, on retrouve aujourd'hui ce que Jung disait. La spiritualité n'est pas pour lui le résultat d'une névrose, mais une donnée absolument essentielle. L'expérience religieuse et l'expérience spirituelle sont constitutives de l'humain.

La spiritualité de Jung correspond à une recherche à la base. Pour l'émission que je faisais pour France Culture, j'ai navigué dans beaucoup de milieux non intellectuels et j'ai constaté une énorme poussée de ce côté-là. Comme si en Occident, le fait que nous nous soyons débarrassés du christianisme ne signifie pas que nous nous soyons débarrassés de toute spiritualité, loin de là. Il y a au contraire une grande inquiétude spirituelle.

Freud tombe en disgrâce, la pensée de Jung est redécouverte. Y a-t-il un mouvement de balancier ?

Sur le fond oui, même si ça ne me paraît pas juste. C'est l'esprit français : Si Jung a raison, alors Freud a tort. Alors que je pense qu'ils ne parlent pas des mêmes choses. C'est vrai qu'ils ont été opposés, mais on n'est pas obligés de rester prisonnier des histoires telles qu'elles sont arrivées il y a cent ans. Sur certains points, c'est vrai qu'il faut choisir son camp. Freud dit que le religieux est une névrose obsessionnelle, ce que ne dit pas Jung. Quand ils parlent de l'inconscient, ils ne désignent pas les mêmes réalités. Ils ne sont pas au même niveau de profondeur. Freud parle d'un inconscient produit d'une histoire personnelle. Jung parle de l'inconscient comme d'un espace de non conscience de l'homme en tant que l'homme est le miroir de Dieu. On ne cède pas à l'idée fautive selon laquelle Jung ne parle pas de sexualité. Simplement il a toujours dit : « il y a la sexualité d'un côté et la spiritualité de l'autre. » C'est une sexualité marquée de spiritualité, une spiritualité marquée de sexualité.

Des notions comme celles de synchronicité, élaborée par Jung, peuvent-elles nous aider à vivre ? La notion de synchronicité, c'est l'idée d'un royaume éternel, l'ouverture à quelque chose qui nous échappe totalement et cela peut être un guide absolument extraordinaire.

Y a-t-il toujours une forte résistance à sa pensée ?

Il faut différencier entre ce qui se passe en France et hors de France, en Belgique, en Italie, aux États unis. Nous avons en France une résistance particulière. On dit toujours : c'est un irrationaliste. A mes yeux, c'est inexact. Sa pensée est de l'ordre du transrationnel : la raison a ses limites et à un moment, il faut faire un saut au-delà. Il y a un fossé entre la base et les instances médiatrices – universitaires, journalistes.

Eux sont dans cette espèce de rationalisme français alors que la base s'en fiche complètement. A la base Jung passe très bien, alors que dans les milieux médiateurs, on ne veut pas en entendre parler.